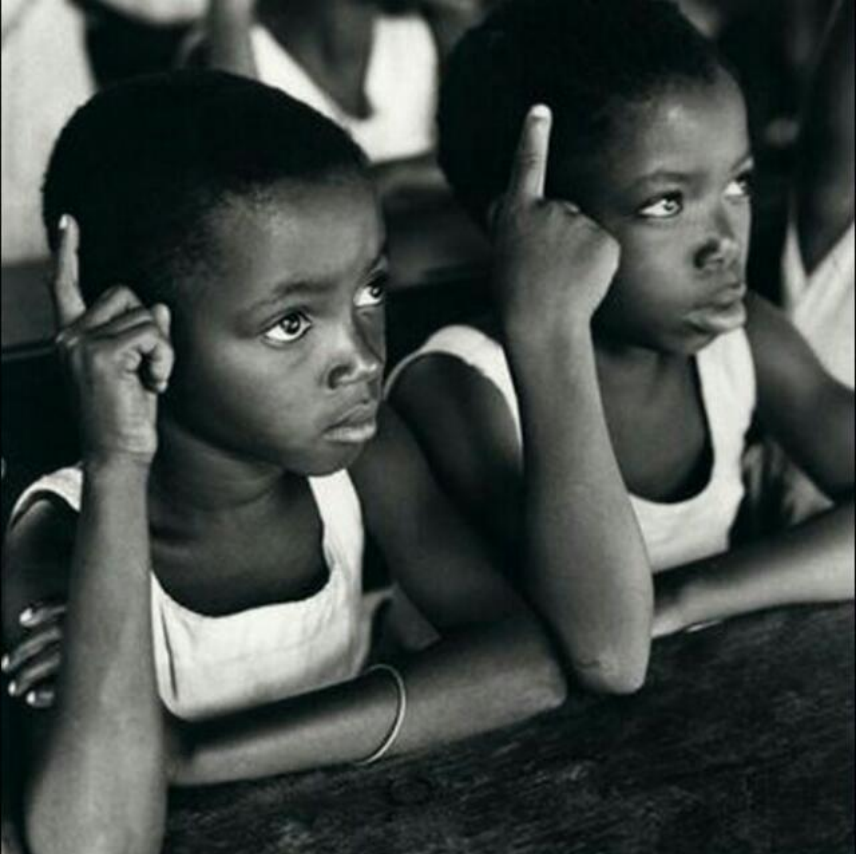


DAVID DIOP

COUPS
de
PILON



Présence Africaine
Poésie



COUPS DE
PILON

David Diop

COUPS DE PILON

Poèmes

5^e édition

PRÉSENCE AFRICAINE

25 bis, rue des Écoles 75005 Paris

ISBN 2-7087-0382-7

© Éditions Présence Africaine, 1973

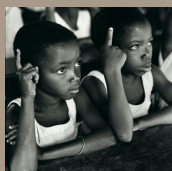
Droits de reproductions, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que « les analyses et les courtes citations dans un but d'exemples et illustrations », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

COUPS DE PILON

Édition originale

A MA MÈRE

*Quand autour de moi surgissent les souvenirs
Souvenirs d'escalles anxieuses au bord du gouffre
De mers glacées où se noient les moissons
Quand revivent en moi les jours à la dérive
Les jours en lambeaux à goût narcotique
Où derrière les volets clos
Le mot se fait aristocrate pour enlacer le vide
Alors mère je pense à toi
A tes belles paupières brûlées par les années
A ton sourire sur mes nuits d'hôpital
Ton sourire qui disait les vieilles misères vaincues
O mère mienne et qui est celle de tous
Du nègre qu'on aveugla et qui revoit les fleurs
Écoute écoute ta voix
Elle est ce cri traversé de violence
Elle est ce chant guidé seul par l'amour.*



LES VAUTOURS

En ce temps-là
A coups de gueule de civilisation
A coups d'eau bénite sur les fronts domestiqués
Les vautours construisaient à l'ombre de leurs serres
Le sanglant monument de l'ère tutélaire
En ce temps-là
Les rires agonisaient dans l'enfer métallique des routes
Et le rythme monotone des Pater-Noster
Couvrait les hurlements des plantations à profit
O le souvenir acide des baisers arrachés
Les promesses mutilées au choc des mitrailleuses
Hommes étranges qui n'étiez pas des hommes
Vous saviez tous les livres vous ne saviez pas l'amour
Et les mains qui fécondent le ventre de la terre
Les racines de nos mains profondes comme la révolte
Malgré vos chants d'orgueil au milieu des charniers
Les villages désolés l'Afrique écartelée
L'espoir vivait en nous comme une citadelle
Et des mines de Souaziland à la sueur lourde des usines
[d'Europe
Le printemps prendra chair sous nos pas de clarté.

LA ROUTE VÉRITABLE

Frères dont on voudrait déchirer la jeunesse
Ne cherchez pas la vérité dans la grimace de leurs phrases
Dans leurs claques paternelles et les trahisons d'alcôve
Ne cherchez pas la beauté dans ce masque qui s'agite
Et sature de parfums la hideur de leurs plaies
Non plus l'amour dans ces cuisses dévoilées
Monnayant l'aventure dans les bars à prétexte
La vérité la beauté l'amour
C'est l'ouvrier brisant le calme meurtrier de leurs salons
C'est la femme qui passe sensuelle et grave
Le baiser qui franchit les frontières du calcul
Et les fleurs des fiancés et l'enfant dans les bras aimés
C'est tout ce qu'ils ont perdu frères
Et qu'ensemble nous déroulerons sur les chemins du
[monde.

LES HEURES

Il y a des heures pour rêver
Dans l'apaisement des nuits au creux du silence
Il y a des heures pour douter
Et le lourd voile des mots se déchire en sanglots
Il y a des heures pour souffrir
Le long des chemins de guerre dans le regard des mères
Il y a des heures pour aimer
Dans les cases de lumière où chante la chair unique
Il y a ce qui colore les jours à venir
Comme le soleil colore la chair des plantes
Et dans le délire des heures
Dans l'impatience des heures
Le germe toujours plus fécond
Des heures d'où naîtra l'équilibre.

L'AGONIE DES CHAINES

Dimbokro Poulo Condor

La ronde des hyènes autour des cimetières

La terre gorgée de sang les képis qui ricanent

Et sur les routes le grondement sinistre des charrettes de

Je pense au Vietnamien couché dans la rizièrè [haine

Au forçat du Congo frère du lynché d'Atlanta

Je pense au cheminement macabre du silence

Quand passe l'aile d'acier sur les rires à peine nés

Dimbokro Poulo Condor

Ils croyaient aux chaînes qui étranglent l'espoir

Au regard qu'on éteint sous l'éternelle sueur

Pourtant c'est le soleil qui jaillit de nos voix

Et des savanes aux jungles

Nos mains crispées dans l'étreinte du combat

Montrent à ceux qui pleurent des éclats d'avenir

Dimbokro Poulo Condor

Entendez-vous bruire la sève souterraine

C'est la chanson des morts

La chanson qui nous porte aux jardins de la vie.

A UNE DANSEUSE NOIRE

Négresse ma ehaude rumeur d'Afrique
Ma terre d'énigme et mon fruit de raison
Tu es danse par la joie nue de ton sourire
Par l'offrande de tes seins et tes secrets pouvoirs
Tu es danse par les légendes d'or des nuits nuptiales
Par les temps nouveaux et les rythmes séculaires
Négresse triomphe multiplié des rêves et d'étoiles
Maîtresse docile à l'étreinte des koras
Tu es dansc par le vertige
Par la magie des reins recommençant le monde
Tu es danse
Et les mythes autour de moi brûlent
Autour de moi les perruques du savoir
En grand feux de joie dans le ciel de tes pas
Tu es danse
Et brûlent les faux dicux sous ta flamme verticale
Tu es le visage de l'initié
Sacrifiant la folie auprès de l'arbre-gardien
Tu es l'idée du Tout et la voix de l'Ancien.
Lancée grave à l'assaut des ehimères
Tu es le Verbe qui explose
En gerbes miraculeuses sur les côtes de l'oubli.

ENSEMBLE

A Iwyé

Ensemble t'en souviens-tu nous faisons la parade
Sur les tombes alignées
Nous étions le geste machinal
Traduisant en profits l'espérance des hommes
Et nos bouches collées aux mamelles flétries
Attendaient une aumône goutte à goutte tirée
Tout était sali
Il n'y avait plus de temps sur les troupeaux domptés
Plus rien qu'un trou immense
Et les longues dents dures des nuits sans amour
Est-ce toi qui le premier découvris les couleurs
Qu'importe nous sommes là ensemble comme avant
Nos maux sont devenus les armes du réel
Et debout enfin progressant contre l'ombre
Nous regardons la terre mûrir à la raison.

VAGUES

Les vagues furieuses de la liberté
Claquent claquent sur la Bête affolée
De l'esclave d'hier un combattant est né
Et le docker de Suez et le coolie d'Hanoï
Tous ceux qu'on intoxiqua de fatalité
Lancent leur chant immense au milieu des vagues
Les vagues furieuses de la liberté
Qui claquent claquent sur la Bête affolée.

AUX MYSTIFICATEURS

Monstres cyniques en cigare
Véhiculés d'orgies en vols
En baladant l'égalité dans une cage de fer
Vous prêchiez la tristesse enchaînée à la peur
Le chant mélancolique et le renoncement
Et vos mantes démentes
Précipitant la mort sur chaque été naissant
Inventaient le cauchemar des pas cadencés dans les cirques
Aujourd'hui vos cités interdites [à nègres
S'ouvrent en pleurs tardifs en serments solennels
Et vos paroles de sucre inépuisablement rampent
Entré les ruines accumulées
C'est l'heure où vos penseurs soudain pris de douleurs
Accouchent en chœur de l'unité
Et convertissent l'éclair en clinquant monotone
Mais qui cédera à l'invisible torpeur
Aux pièges tissés autour du berceau vermoulu
Qui cédera aux trompettes du baptême
Alors qu'éclatent les cordes au vent dur
Et que meurent les mascarades mordues de roc en roc
Il suffit du frisson du maïs
Du cri de l'arachide martelant la faim nègre
Pour diriger nos pas vers la droite lumière

Et à vos nuits d'alcool à propagande
A vos nuits écrasées de saluts automatiques
A vos nuits de pieux silence et de sermons sans fin
Nous opposons l'hymne aux muscles bandés
Qui salue l'étincelant départ
L'hymne insolite de l'Afrique en haillons
Déchirant les ténèbres établis pour mille ans.

LE RENÉGAT

Mon frère aux dents qui brillent sous le compliment
Mon frère aux lunettes d'or [hypocrite
Sur tes yeux rendus bleus par la parole du Maître
Mon pauvre frère au smoking à revers de soie
Piaillant et susurrant et plastronnant dans les salons de la
Tu nous fais pitié [condescendance
Le soleil de ton pays n'est plus qu'une ombre
Sur ton front serein de civilisé
Et la case de ta grand-mère
Fait rougir un visage blanchi par les années d'humiliation
[et de Mea Culpa
Mais lorsque repu de mots sonores et vides
Comme la caisse qui surmonte tes épaules
Tu fouleras la terre amère et rouge d'Afrique
Ces mots angoissés rythmeront alors ta marche inquiète
Je me sens seul si seul ici !

ECOUTEZ CAMARADES...

Ecoutez camarades des siècles d'incendie
L'ardente clameur nègre d'Afrique aux Amériques
Ils ont tué Mamba
Comme là-bas les sept de Martinsville
Comme le Malgache là-bas dans le crépitement blême des
Il y avait dans son regard camarades [prisons
La chaude fidélité d'un cœur sans angoisse
Et son sourire par-delà les souffrances
Par-delà les blessures sur son corps labouré
Gardait les claires couleurs d'un bouquet d'espérance
C'est vrai qu'ils l'ont tué Mamba aux cheveux blancs
Qui dix fois nous versa le lait et la lumière
Je sens sa bouche sur mes rêves
Et le frémissement paisible de sa poitrine
Et ma mémoire a mal
Comme la plante arrachée hors du sein maternel
Mais non
Voici qu'éclate plus haut que ma douleur
Plus pur que le matin où s'éveilla le fauve
Le cri de cent peuples écrasant les tanières
Et mon sang d'années d'exil
Le sang qu'ils crurent tarir dans le cercueil des mots
Retrouve la ferveur qui transperce les brumes

Ecoutez camarades des siècles d'incendie
L'ardente clameur nègre d'Afrique aux Amériques
C'est le signe de l'aurore
Le signe fraternel qui viendra nourrir le rêve des hommes.

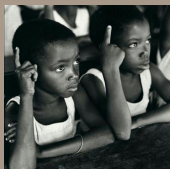
AUPRES DE TOI

Auprès de toi j'ai retrouvé mon nom
Mon nom longtemps caché sous le sel des distances
J'ai retrouvé les yeux que ne voilent plus les fièvres
Et ton rire comme la flamme trouant l'ombre
M'a redonné l'Afrique au-delà des neiges d'hier
Dix ans mon amour
Et les matins d'illusions et le débris d'idées
Et les sommeils peuplés d'alcool
Dix ans et le souffle du monde m'a versé sa souffrance
Cette souffrance qui charge le présent du goût des lende
Et fait de l'amour un fleuve sans mesure [mains
Auprès de toi j'ai retrouvé la mémoire de mon sang
Et les colliers de rires autour des jours
Les jours qui étincellent de joies renouvelées.

AFRIQUE

A ma mère

Afrique mon Afrique
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales
Afrique que chante ma grand-Mère
Au bord de son fleuve lointain
Je ne t'ai jamais connue
Mais mon regard est plein de ton sang
Ton beau sang noir à travers les champs répandu
Le sang de ta sueur
La sueur de ton travail
Le travail de l'esclavage
L'esclavage de tes enfants
Afrique dis-moi Afrique
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
Et se couche sous le poids de l'humilité
Ce dos tremblant à zébrures rouges
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi
Alors gravement une voix me répondit
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune
Cet arbre là-bas
Splendidement seul au milieu de fleurs blanches et fanées
C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse
Qui repousse patiemment obstinément
Et dont les fruits ont peu à peu
L'amère saveur de la liberté.



A UN ENFANT NOIR

Quinze ans

Et la vie comme une promesse un royaume entrevu

Dans le pays où les maisons touchent le ciel

Mais où le cœur n'est pas touché

Dans le pays où l'on pose la main sur la Bible

Mais où la Bible n'est pas ouverte

La vie à quinze ans apaise la faim des fleuves

La vie des peaux d'enfer des nom-de-Dieu de nègres

L'enfant noir un soir d'août perpétra le crime

Il osa l'infâme se servir de ses yeux

Et son regard rêva sur une bouche sur des seins sur un

[corps de Blanche

Ce corps enfant noir que seul aux sex-parties

Le Blanc peut saccager au rythme de tes blues

(Le nègre quelquefois sous des murs anonymes)

Le crime ne paie pas te l'avait-on assez dit

Et pour que justice soit faite ils furent deux

Juste deux sur le plateau de la balance

Deux hommes sur tes quinze ans et le royaume entrevu

Ils pensèrent à l'aveugle fou qui voyait

Aux femmes éclaboussées

Au règne qui trébuchait
Et ta tête vola sous les rires hystériques.

Dans les villas climatisées
Autour des boissons fraîches
La bonne conscience savoure son repos.

CERTITUDE

A Alioune Diop

A ceux qui s'engraissent de meurtres
Et mesurent en cadavres les étapes de leur règne
Je dis que les jours et les hommes
Que le soleil et les étoiles
Dessinent le rythme fraternel des peuples
Je dis que le cœur et la tête
Se rejoignent dans la ligne droite du combat
Et qu'il n'est pas de jour
Où quelque part ne naisse l'été
Je dis que les tempêtes viriles
Écraseront les marchands de patience
Et que les saisons sur les corps accordés
Verront se reformer les gestes du bonheur.

RAMA KAM

Chant pour une négresse

Me plaît ton regard de fauve
Et ta bouche à la saveur de mangue

Rama Kam

Ton corps est le piment noir
Qui fait chanter le désir

Rama Kam

Quand tu passes
La plus belle est jalouse
Du rythme chaleureux de ta hanche

Rama Kam

Quand tu dances

Le tam-tam Rama Kam

Le tam-tam tendu comme un sexe de victoire

Halète sous les doigts bondissants du griot

Et quand tu aimes

Quand tu aimes Rama Kam

C'est la tornade qui tremble

Dans ta chair de nuit d'éclairs

Et me laisse plein du souffre de toi

O Rama Kam !

NEGRE CLOCHARD

A Aimé Césaire

Toi qui marchais comme un vieux rêve brisé
Un rêve foudroyé sous les lames du mistral
Par quels chemins de sel
Par quels détours de boue de souffrance acceptée
Par quelles caravelles plantant d'îles en îles
Les drapeaux de sang nègre arrachés de Guinée
As-tu conduit ta défroque d'épines
Jusqu'au cimetière étrange où tu lisais le ciel
Je vois dans tes yeux les haltes courbées de désespoir
Et l'aube recommençant le coton et les mines
Je vois Soundiata l'oublié
Et Chaka l'indomptable
Enfouis au fond des mers avec les contes de soie et de feu
Je vois tout cela
Des musiques martiales claironnant l'appel au meurtre
Et des ventres qui s'ouvrent dans des paysages de neige
Pour rassurer la peur tapie au creux des villes
O mon vieux nègre moissonneur de terres inconnues
Terres odorantes où chacun pouvait vivre
Qu'ont-ils fait de l'aurore qui s'ouvrait sur ton front
De tes pierres lumineuses et de tes sabres d'or

Te voici nu dans ta prison fangeuse
Volcan éteint offert aux rires des autres
A la richesse des autres
A la faim hideuse des autres
Ils t'appelaient Blanchette c'était si pittoresque
Et ils secouaient leurs grandes gueules à principes
Heureux du joli mot pas méchants pour un sou
Mais moi moi qu'ai-je fait dans ton matin de vent et de
Dans ce matin noyé d'écume [larmes
Où pourrissaient les couronnes sacrées
Qu'ai-je fait sinon supporter assis sur mes nuages
Les agonies nocturnes
Les blessures immuables
Les guenilles pétrifiées dans les camps d'épouvante
Le sable était de sang
Et je voyais le jour pareil aux autres jours
Et je chantais Yéba
Yéba à pleine folie les zoos en délire
O plantes enterrées
O semences perdues
Pardonne nègre mon guide
Pardonne mon cœur étroit
Les victoires retardées l'armure abandonnée
Patience le Carnaval est mort
J'aiguise l'ouragan pour les sillons futurs
Pour toi nous referons Ghâna et Tombouctou
Et les guitares peuplées de galops frénétiques
A grands coups de pilons sonores
De pilons
Éclatant
De case en case
Dans l'azur pressenti.

CINQ POÈMES*

* Les trois premiers poèmes, « Le temps du martyr », « Celui qui a tout perdu... » et « Souffre pauvre Nègre » ont été publiés pour la première fois dans le n°2 de *Présence Africaine*, en janvier 1948. « Un Blanc m'a dit... » et « Défi à la force » ont été publiés dans l'ouvrage de Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Presses Universitaires de France, 1948.

LE TEMPS DU MARTYRE

Le Blanc a tué mon père
Car mon père était fier
Le Blanc a violé ma mère
Car ma mère était belle
Le Blanc a courbé mon frère sous le soleil des routes
Car mon frère était fort
Puis le Blanc a tourné vers moi
Ses mains rouges de sang
Noir
M'a craché son mépris au visage
Et de sa voix de maître :
« Hé boy, un berger, une serviette, de l'eau ! »

CELUI QUI A TOUT PERDU...

I

Le soleil riait dans ma case
Et mes femmes étaient belles et souples
Comme des palmiers sous la brise des soirs
Mes enfants glissaient sur le grand fleuve
Aux profondeurs de mort
Et mes pirogues luttaient avec les crocodiles
La lune, maternelle, accompagnait nos danses
Le rythme frénétique et lourd du tam-tam
Tam-tam de la Joie Tam-tam de l'Insouciance
Au milieu des feux de liberté

II

Puis un jour, le silence...
Les rayons du soleil semblèrent s'éteindre
Dans ma case vide de sens
Mes femmes écrasèrent leurs bouches rougies
Sur les lèvres minces et dures des conquérants aux yeux
Et mes enfants quittèrent leur nudité paisible [d'acier
Pour l'uniforme de fer et de sang
Vous n'êtes plus, vous aussi
Tam-tam de mes nuits, Tam-tam de mes pères
Les fers de l'esclavage ont déchiré mon cœur !

SOUFFRE PAUVRE NÈGRE

Le fouet siffle
Siffle sur ton dos de sueur et de sang
Souffre pauvre Nègre
Le jour est long
Si long à porter l'ivoire blanc du Blanc, ton Maître
Souffre pauvre Nègre
Tes enfants ont faim
Faim et ta case branlante est vide
Vide de ta femme qui dort
Qui dort sur la couche seigneuriale
Souffre pauvre Nègre
Nègre noir comme la Misère !

UN BLANC M'A DIT...

Tu n'es qu'un nègre !
Un nègre !
Un sale nègre !
Ton cœur est une éponge qui boit
Qui boit avec frénésie le liquide empoisonné du vice
Et ta couleur emprisonne ton sang
Dans l'éternité de l'esclavage.
Le fer rouge de la justice t'a marqué
Marqué dans ta chair de luxure.
Ta route a les contours tortueux de l'humiliation
Et ton avenir, monstre, damné, c'est ton présent de honte.
Donne-moi ce dos qui ruisselle
Et ruisselle de la sueur fétide de tes fautes.
Donne-moi tes mains calleuses et lourdes
Ces mains de rachat sans espoir.
Le travail n'attend pas !
Et que tombe ma pitié
Devant l'horreur de ton spectacle.

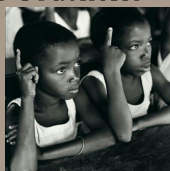
DÉFI A LA FORCE

Toi qui plies toi qui pleures
Toi qui meurs un jour comme ça sans savoir pourquoi
Toi qui luttas qui veilles pour le repos de l'Autre
Toi qui ne regardes plus avec le rire dans les yeux
Toi mon frère au visage de peur et d'angoisse
Relève-toi et crie : NON !

POÈMES RETROUVÉS

PEUPLE NOIR

Le peuple que l'on traîne
Traîne et promène et déchaîne à travers les théâtres élec-
Le peuple que l'on jette en pâture [toraux
Dans les champs avides de boucherie
Le peuple qui se tait
Quand il doit hurler
Qui hurle
Quand il doit se taire
Le peuple lourd de siècles de servitude
Sur ses épaules de bon géant
Le peuple que l'on caresse
Comme le serpent caresse sa proie
Mais le peuple qui se soulève
Se redresse
Se cabre
Le peuple qui saura se venger...



APPEL

Tam-tam voilé du désespoir
Noir
Tam-tam suffocant du Congo-Océan
Tam-tam de pierres
Tam-tam de fers
Que ne me berce plus le rythme de vos pleurs
J'entends déjà sonner dans un ciel d'espérance
Les mille chœurs de ma négritude retrouvée
L'orage sanglant de la liberté
Aujourd'hui fera trembler la chair d'Afrique
Et les ombres trompeuses de la résignation
Fuiront éperdus mon soleil de Ghâna
Bantous Soudanais
Togolais Guinéens
Nous referons l'Afrique
Et ses guerriers et Tombouctou
Nous referons l'Afrique
Et ses purs cris d'amour à travers les savanes
L'Afrique qui s'éveille au chant puissant de l'Avenir.

HOMMAGE A RAMA KAM BEAUTÉ NOIR

Me plaît ton regard de fauve
Et ta bouche à la saveur de mangue
Rama Kam
Ton corps est le piment noir
Qui soufflette mon désir
Rama Kam
Quand tu passes
La panthère est jalouse
Du rythme chaleureux de ta hanche
Rama Kam
Quand tu dances dans la lueur des nuits
Le tam-tam
Rama Kam
Halète sous la tempête Dyoudoung du griot
Et quand tu aimes
Quand tu aimes rama kam
C'est la tornade qui tombe
Et qui tonne
Et me laisse plein du souffle de toi
O Rama Kam

LA CHANSON DU NÈGRE DES BARS

Bars du quartier Latin
Bars de Paris
Un Nègre efflanqué
Déverse son regard d'alcool
Sur la fille aux illusions
Bars du quartier Latin
Bars de Paris
Le soir se fait sirène
Dans l'oubli des danses
Et la fille aux illusions
A pris la main du Nègre efflanqué
Bars du quartier Latin
Bars de Paris
Un Nègre efflanqué
A pris doucement le Train
Sur un lit d'hôpital

24 juin 1949.

TÉMOIGNAGE

Je ne suis pas né pour les plantations à profit
Je ne suis pas né pour les baisers de reptiles
Je ne suis pas né pour les alcools à propagande
Je ne suis pas né pour les citadelles de sable
Je ne suis pas né pour fabriquer la Mort
Des jungles asiatiques aux rives du Niger
Je ne suis pas né pour meubler les cirques à Nègres
Je ne suis pas né pour le salut automatique
O cet appel qui me vient du ciel
La sombre caravane du désespoir en fuite
Et voici que l'aile humide de la Victoire
Frôle en tournoyant mon cœur attentif
Je suis né fort du ventre des tempêtes marines
Je suis né pour briser à coups de pierres dures
La carapace tenace de nos faux paradis
Hurler dans le ciel rouge l'impatience africaine
Caresser le bronze mouvant des Nègresses
Et vivre vivre l'anxiété des soirs de Liberté.

LIBERTÉ

Il a gravi la route amère
Le Nègre
La route aux mille épines qui mène aux esclavages
A coups de sang d'acier de scies
Ils ont broyé la vie sur son corps de volcan
Et son cœur est le noir tombeau
Où palpitent les siècles de cadavres amoncelés
Mais il voit sourire le jour
Le Nègre
Le jour aux longues dents dures
Où l'Afrique ne sera plus fœtus
Où l'Afrique dressera sa nuque ensanglantée
Et couvrira le ciel de flèches étincelantes
Un sombre solcil siffleur de fer
Emportera ses kilomètres de sueur
Ses labeurs inutiles dans les prés du silence
Et tonnera le tam-tam de la colère dernière
Loin des vautours
Les jours seront de soie sur ses rires retrouvés
Les peuples chanteront les heures d'avenir
Et sur le seuil des cases
Fraternellement coulera
le vin de palme
de la Résurrection.

Belle comme un regard d'airain
Lourde d'une étreinte cosmique
Au-delà des colères muettes
Voici que s'élève grave
La flamme multicolore de la Liberté Nègre.

POEM TO REMEMBER

Souviens-toi

Les rayons languissaient dans un ciel couleur d'ombre
Et la brise en pleurant peignait ta chevelure.
Comme l'oiseau rêveur aux ailes d'horizon
Ton regard implorait l'ivresse des espaces.
Le silence emportait nos heures d'éternité
Et ton sein se tendait pur au souffle de la Vie.
Clairs étaient nos cœurs si loin l'appel des hommes
Et l'amour souriait de nous voir tant l'aimer.
J'avais pour tout trésor ton corps de nuit d'éclairs.
Le népenthès amer de ta bouche orgueilleuse.
La tombe est longue hélas et le soir infidèle
Ton voile s'entrouvrit sous les baisers du monde
Et me laissa traînant sur les routes d'alcool
Le boulet tenace et lourd de son souvenir !

1948.

DÉTRESSE

Nonchalamment bercé sur l'aile du désir
En vain j'ai murmuré un cœur qui serait mien
Au fond de mes ténèbres pas une étoile n'a lui
Et le regard crispé vers l'océan de vie
J'ai vu rieuses et calmes les ombres du silence
Est-ce toi aux longs yeux de printemps
Brune ensorceleuse de mes jours d'innocence
Est-ce vous pâle chevelure de neige
Qui dansiez ce soir-là au rythme de mes peines
Les jours meurent hélas et naissent les jours
L'azur a dévoré ma fictive apparence
Et mon cœur au gré des solitudes
Ballotte sans lendemain ballotte
Comme la veuve en pleurs sur la mer du départ
O pluie pluie glacée sur mon esquif d'espoir
Mille perles de feu pour elle j'avais serties
Mille perles et la sève de mes baisers
Mes lèvres frémissaient de vierge volupté
Et flambait mon regard vers la lumière des cases
O pluie pluie sournoise pluie de sang
Navire sans escale d'un amour primitif
Écoute
Comme la folle au sourire noir mon âme
Chemine les nuits d'orage
Chemine
Autour des tombes...

1947.

OU ÉTIEZ-VOUS...

Où étiez-vous quand je souffrais
Quand je cherchais la vérité entendez-vous
 La vérité
Vous dansiez sous la paille des rires
La paille des morts-pour-rien
La paille des fous-moi-le-camp
Ah ! Saviez-vous comme je souffrais
Et les ciels d'orage apportaient une boue d'or
Et les ciels sans fard riaient à grosses dents
Quelle amertume depuis et quelle folle envie
De découvrir les plages d'abîmes où tout dort
Et l'histoire recommençait au fond de vos prunelles

Grandiloquence

Grandiloquence desséchée sur les rives mortes du ciel
Quel âge aviez-vous donc ô vous qui demeuriez
Yeux clos mouches noyées dans vos yeux
Et tout se fit silence soudain
Silence d'étoiles disparues
De longues routes désertes et longues
 Si longues

Ramenez-moi dans la feuille d'oubli
Mais rendez-moi la mortelle présence
Celle qui dit non aux rendez-vous de fer
Mais hisse son corps de ténèbres dures
Sur le haut sommet de l'espérance

Nègre

TON SOURIRE...

Ton sourire que je partageais
Et qui m'était unique
Ton sourire qu'à travers mes yeux perdus d'hypnose
Je rêvais penché sur mon angoisse
Ton sourire ma négresse est une étrange fourmilière
Où dansent mille langues de soleil
Mille langues rouges mêlées d'orages et de torrents
Ton sourire glisse en blues très lent
Pétrissant rythmiquement ma chair
Et le voici mouvement d'eau et de feu
Qui fait vital mon sang
Tambour tambour mon sang
Oyo ma négresse
Ma parole semence sur le triangle vert de ma naissance
Je chante pour ton sourire dans les roseaux du sacrifice
Dans les nuits sans frontière et l'étroite odeur des forêts
Je chante et je te nomme
Par l'élan de ton corps délirant sur mes lèvres
Par Yandé par nos fils ciselant l'avenir
Par l'Afrique basculée à son de trompe panique
Et qui se rue vers l'aube tout espoir déployé
Oyo ma négresse
Je te nomme à musique délivrée
A musique enroulée aux lianes lumineuses de ta peau
Et tu verras comme
S'effacent les pas à portée d'abîmes
Tu verras ma négresse comme
S'émiettent dérisoires les marionnettes de l'ombre
Lorsque tout veut renaître à cœur à ventre d'homme.

TOURNEZ-VOUS CHACALS...

Tournez-vous chacals

Et regardez les cloaques où bouillonnent les marmites

Tournant au rythme de vos fouets

Tournant autour de vous dans une valse-affolement

Autour de vos gosiers de soif insatiable

Chacals chacals à mille nœuds du monde

Mais dansant la valse d'un monde d'or

Dormant sur des cadavres

Tournez-vous tournez-vous ô hommes des temps de la

[préhistoire

Glissant chantant gueulant à pleine gueule d'acier

Sur les murs chatoyants de la haine

Mais écoutez aussi en tournant autour

Autour autour des livres ouverts sur

La page blanche des misérables prétextes

Écoutez le tumulte oh ! il vaut bien les vôtres

Quand assis sur le fumier vous inventiez le monde

Écoutez et tout s'éclaircit

Et tout pour vous soudain est obscur

Sous les armes impensables de ceux qui n'eurent point de

Mais des bras

[tête

De ceux qui n'eurent point d'esprit

Mais des pas agiles au bout de vos lanières

Et qui aujourd'hui sont juste bonnes

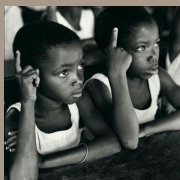
A vous marquer

Indélébilement

NON !

J'entonne maintenant un autre chant
Chant de gloire et de deuil
Il me faut célébrer ces jours mémorables
Qui réveillèrent l'Afrique de sa léthargie millénaire
Les arbres s'en souviennent
Les collines s'en souviennent
Les fleuves s'en souviennent
La Nature entière s'en souviendra
Elle qui semble indifférente à notre sort
Elle encore celle qui fixe les jalons de l'Histoire
Et rappelle aux mortels leurs actes oubliés.

Dans cent ans
Dans mille ans
Les manguiers de Bouaflé
Les rôniers de Dimbokro
Ceux de Yamoussokro
Les cocotiers de Grand-Bassam
Témoigneront au barreau de l'Humanité
Des crimes commis au nom de la Liberté.



Aussi vrai que la Côte-d'Ivoire
Est habitée par des hommes à la peau noire
La chasse a été donnée aux habitants de Bouaflé
La raison nul ne l'ignore
En dehors de leurs fêtes et de leurs funérailles
Les Noirs se réunissent toujours
Pour exiger leur droit à la liberté
Et le respect de leur dignité.

« Tirez »

La rafale du fusil-mitrailleur
Coupe le fil à l'orateur
Dans Bouaflé sombre de poussière
Le tumulte et la consternation à leur comble
Ceux qui tuent sont des Africains
Ceux qui sont tués sont des Africains
Au nom de quel idéal
Des Africains tuent-ils d'autres Africains

Les mères hurlent de douleur
Les enfants pleurent
Les pères fuient
Ô lecteurs
Je ne fais point ici le récit d'une bataille
Ni ne chante l'épopée de deux armées
Ces hommes qui fuient ne sont point des lâches
Ils reviennent du Danube, de Dunkerque
A présent les forces sont inégales
Nous n'avons fabriqué ni fusils, ni bombardiers
Il n'y a que des lâches et des innocents
Et dans cette nuit tiède des tropiques
Sous l'œil vigilant des baïonnettes
Le cortège des « noirs mécontents ».

DÉMON

La nature t'a dotée
D'une plastique agréable.
Tes yeux sont un gouffre
Où très vite on se noie.
Ta poitrine insolente
Au monde lance un défi.
Le balancement de tes hanches
Facilement donne le vertige.
Tes jambes, belle négresse,
J'en devine
Et les contours harmonieux,
Et la douceur de l'épiderme.
Amour ? Désir ? Démon ?
Oui, Démon est ton nom.

ROSE ROUGE

Fines biguines rhums blancs rumbas

La chair bouge

Rose rouge

Filles qu'on file invertis avertis

Rose Rouge

Rose Rouge !

RECONNAISSANCE

Ô vous qui avez inventé
Fer à repasser
Bouton de col
Épingle à nourrice
Lunettes de soleil
Eau courante
Bidet
Préservatif
Bordel
Pédéraste
Traite des Noirs
Commerce de Blanches
Chaise électrique
Guillotine
Lynchage
Canon
Avion
Bombe atomique
Ma race vous crie : « Merci ! »
Au nom de la ci-vi-li-sa-tion !

LE MONDE

Charmant vieillard assis au soleil,
Tu regardes passer les gens
Comme dans ton cœur tu vois passer les ans.
Cher grand-père qui ne demande qu'à mourir,
Est-ce la méchanceté de ce monde qui te pousse ?
Tu ne comprendras jamais pourquoi ici-bas
La seule préoccupation des hommes est de s'entretuer.
Est-ce tellement leur faute ?
Depuis qu'Adam et Ève furent chassés du paradis,
Nous subissons toutes les conséquences de cet acte.
Mais toi, grand-père, as-tu vraiment le droit de te Tu as vu
le soleil se lever à l'horizon, [plaindre ?
Tu as vu la fleur s'épanouir à la lumière,
Tu as vu le crépuscule bercer tes illusions,
Maintenant pour toi tombe la nuit.
Quant à moi je me réveille seulement à la vie,
Et la lumière et le crépuscule me font croire
A la bonté encore possible dans ce monde.

Montpellier, le 16 janvier 1956.

PLEURE

Pleure. Ta route est longue.
Pleure. Ton fardeau est lourd.
Pleure surtout : Ta peau est noire.
Et pourtant,
Chanter c'est ta vie.
Danser ta joie,
Aimer ton désir.

Paris, le 1^{er} septembre 1956.

JE SAIS...

Je sais que tout est à refaire
Que tout est à porter à cœur à muscles d'homme
Je sais l'élan calciné par les escrocs de l'avenir
Et les caresses rêvées
Vomissant au réveil des flots épais de haine
Vertige vertige de renoncement
Vertige des routes à mouches
Côté la solitude où l'on voudrait se perdre
Qu'ont-elles fait ces consciences délavées
Ces consciences naphthalinées dans les armoires d'époque
Elles parlaient de soleil et s'enivraient de l'ombre
Et du fond des antres ébranlées
Des pas à portée d'abîmes déliraient sur mes lèvres
Mais je me battrais contre moi
Contre mon double nègre assassiné de chiffres
Et le rut hivernal sur le triangle vert de ma naissance
Je me battrais pour écouter
Pour t'écouter Afrique Ô ma nue de lianes dures
Mon amante basculée à son de trompe panique
Et ta parole semence sera flèche de ma haine
Flèche incandescente à travers les roseaux du sacrifice
Dans l'illumination des eaux et l'étroite odor des forêts.
Je me battrais pour ton sourire
Ce sourire partagé
Et qui me reste unique
Ce sourire qu'à travers mes yeux perdus d'hypnose
Je sentais penché sur mon angoisse
Étreinte incandescente de l'herbe et de l'éclair

Ton sourire comme une fourmilière
Où dansent mille langues de soleil
Mille langues rouges mêlées d'orages et de torrents
Ton sourire de blues très lent
Pétrissant rythmiquement ma chair
Ton sourire mouvement d'eau et de feu
Qui fait vital mon sang
Tambour tambour mon sang
Ô mon Afrique ma mûre espérance
Brisant la stupeur vénéneuse de mon corps
Je chante pour ton sourire
Je chante pour ta parole
Et mon chant s'allume et rugit
Violent comme un rayon
Pénétrant jusqu'au fond

TAM-TAM

Un enfant rêvait et chantait ;
Sur le tam-tam qu'il serrait contre lui
Une larme tomba avec une triste tendresse.
Il frappait dur sur ce tam-tam qui faisait vibrer son corps
Le soleil dansait sur sa peau d'ébène, [nu,
Ses yeux fixaient fièrement l'horizon,
Et son chant comme une prière remplissait la forêt :

« Tu es le cœur de l'Océan, Ô ma patrie !
« Et tu naquis dans la gloire d'un beau matin !
« Ce jour-là le soleil se fit plus chaud,
« La lune plus claire ;
« Il n'y avait plus de place au ciel pour les étoiles,
« Et tu enfouis les dernières dans le soleil. »

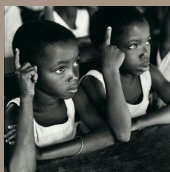
Ce fils d'Afrique semblait animé par un fantôme gigan-
Et de tout son être enchaîna : [tesque,

« ton cœur a le son du tam-tam,
« Code secret des peuples enchaînés...
« tu nous rends la force du combat
Tam-Tam !
« Fidèle réconfort dans nos peines, tu armés nos bras,
« Le front haut nous vibrons avec toi
Tam-Tam !
« Tu coules en nous comme un sanglot longuement
« Et qui jaillit comme une délivrance [comprimé
Tam-Tam !

« Ardeur des danses passionnées le soir au clair de lune,
« Lorsque la fumée s'échappe des huttes,
« Compagnon de nos deuils et de nos joies

Tam-Tam !

« Nos ancêtres te vénéraient et t'idolâtraient,
« Educateur de notre jeunesse,
« Conduis nos pas vers des jours meilleurs,
« Du mépris nous te protégerons !



Tam-Tam !

« Que le son de ton cœur résonne avec ton antique beauté,
« Car tu es l'âme du pays du soleil et des dieux ;
« Que sur ce sol naissent chaque jour des fils aux
[entrailles d'acier,
« Qui, pour que tu vives, fouleront aux pieds l'esclavage !
« Immortel nous te proclamons !

Tam-Tam ! »

Et l'enfant, le cœur en feu, n'avait que de l'orgueil ;
Deux larmes venaient de tomber sur ce qu'il serrait si
[fortement contre lui :

Émerveillé, il murmura :

« TAM-TAM !!! ... »

Juan-les-Pins, le 17 août 1957.

CANNE BLANCHE

Je n'attends plus rien de la vie,
Je n'attends plus rien de l'espoir,
Je n'attends plus rien de ce monde
Où je vis et mourrai dans le noir.

Canne blanche, ô ma compagne,
Toi qui vois la lumière dans le jour,
Dis-moi la beauté de sa clarté ;
D'où vient sa chaleur qui ne chauffe que mon corps
Et laisse mon âme dans le froid ?

Canne blanche, ma compagne,
Toi qui vois pour moi l'obstacle,
Dans ma vie de détresse
Tu es pour moi une seconde âme.
La mort repose sur mes yeux éteints,
Je ne suis qu'un être vivant qui erre en l'éternelle nuit.

Canne blanche, mon amie,
A quoi ressemblent mes yeux dans l'aurore,
Dans le jour et dans la nuit ?
A quoi ressemble la vie qui m'entoure ?
A quoi ressemblent l'Amour et la Beauté ?
Est-ce comme mon âme qui luit
D'un espoir qui n'est pas le jour ?

Canne blanche, mon guide,
Que je ne quitte que lorsque la nuit envahit ma raison,
Je t'allonge tout près de moi
Pour que tu viennes à mon secours
Quant mon corps s'anime et triomphe la nuit !
Viens ! Les ténèbres m'écrasent
Comme un océan immonde !

Canne blanche, mon soutien,
Mais j'ai aussi ma lumière à moi
Qui flotte comme un ciel azuré
Eclatant de beauté et d'étoiles argentées !
Mon sort mystérieux ressemble
A un globe puissant qui sur la route obscure
Est semblable à un rêve !
Un rêve sans fin ! Sublime repos des gens de la nuit :
La paix de l'âme !

Juan-les-Pins, le 17 août 1957.

DECLARATION D'AMOUR

I

Femme la nature te fit telle
Qu'à nos yeux tu passes pour belle.
Les plus grands poètes t'ont chantée,
Les plus grands peintres t'ont fixée.

II

A travers les Peuples et les âges
Tu as eonservé ton image
Exeuse-moi de ne point entreprendre
Une deseription de toi plus grande.

III

Je regrette humblement mon incapacité
Car par la nature tu es bien dotée
Mai je bénirai à jamais le jour
Où dans mon cœur tu fis entrer l'amour.

PROSE

CONTRIBUTION* AU DÉBAT SUR LA POÉSIE NATIONALE

AUTOUR DES CONDITIONS D'UNE POESIE NATIONALE CHEZ LES PEUPLES NOIRS

On a beaucoup écrit sur la poésie. De subtils essayistes, des « anatomistes » distingués se sont penchés avec patience sur le mécanisme de l'acte poétique.

Leurs résultats n'ont pas toujours été à la mesure de leurs efforts. C'est que la poésie, sans être ce « mystère profond » dans lequel certain initiés veulent l'engloutir, échappe aux rigueurs de l'analyse courante et à « l'ordonnance des traités ».

Mais puisqu'il faut bien donner une définition, si vague soit-elle, de la poésie, disons qu'elle est la fusion harmonieuse du sensible et de l'intelligible, la faculté de réaliser par le son et le sens, par l'image et par le rythme, l'union intime du poète avec le monde qui l'entoure. La poésie, langue naturelle de la vie, ne jaillit et ne se renouvelle que par son contact avec le réel. Elle meurt sous les corsets et les impératifs.

*Ce texte, paru dans la revue *Présence Africaine*, n°VI (février-mars 1956), s'inscrit dans les débats du 1er Congrès des Ecrivains et Artistes noirs de septembre 1956, à Paris.

Aussi ne croyons-nous pas qu'une forme plus qu'une autre puisse donner à la poésie un « caractère national » et qu'il suffise d'enfermer son inspiration dans un moule dit traditionnel pour la baptiser populaire.

Le « national » dans ce domaine ne se définit pas par des marques extérieures mais par des particularités psychologiques, par des habitudes de pensées nées de conditions de vie données et qui, à travers le génie personnel de l'auteur, révèlent une culture commune à des hommes vivant dans une même nation.

Pour prendre un exemple précis, il n'est pas douteux qu'à une certaine époque en France, l'alexandrin ait été la forme poétique la plus communément employée. Qu'elle s'accordât admirablement au génie français, d'innombrables chefs-d'œuvre l'attestent.

Mais limiter le « caractère national » à l'usage des formes fixes reviendrait à nier la valeur des expériences qui, en aboutissant au vers libre, ont incontestablement contribué à donner un sang nouveau aux lettres françaises. Cela reviendrait à considérer le « national » comme une chose immuable alors qu'il est un phénomène susceptible de se modifier en même temps que les bases matérielles de la nation.

Il faut donc remettre à sa vraie place, qui est moins que secondaire, la question de la supériorité d'une forme sur une autre.

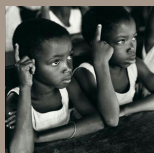
Que le poète puise dans le meilleur de lui-même ce qui reflète les valeurs essentielles de son pays, et sa poésie sera nationale. Mieux, elle sera un message pour tous, un message fraternel qui traversera les frontières, l'important étant au départ ce que Césaire appelle le droit à l'initiative, c'est-à-dire la liberté de choix et d'action.

De cette liberté l'Afrique noire fut systématiquement privée. La colonisation en effet s'empara de ses richesses matérielles, disloqua ses vieilles communautés et fit table

rase de son passé culturel au nom d'une civilisation décrétée « universelle » pour la circonstance. Cette « vocation de l'universel » ne s'accompagnait d'ailleurs pas de la volonté de faire du Peulh, du Fouta ou du Baoulé de la côte-d'Ivoire un citoyen jouissant des mêmes droits que le brave paysan de la Beauce ou l'intellectuel parisien. Il s'agissait plus simplement d'octroyer à un certain nombre d'Africains le vernis d'instruction nécessaire et suffisant pour avoir sur place un troupeau d'auxiliaires prêts à toutes les besognes.

Bien entendu il n'était pas question d'enseigner les langues locales dans les écoles ni même dans la langue imposée, l'histoire véridique des grands empires du continent. « Nos ancêtres les Gaulois... » etc.

C'est dans de telles conditions que les poètes africains modernes durent avoir recours aux moyens d'expression propres aux colonisateurs.



On en mesure aussitôt les dangers.

1) Le créateur africain, privé de l'usage de sa langue et coupé de son peuple, risque de n'être plus que le représentant d'un courant littéraire (et pas forcément le moins gratuit) de la nation conquérante. Ses œuvres, devenues par l'inspiration et le style la parfaite illustration de la politique assimilationniste, provoqueront sans nul doute les applaudissements chaleureux d'une certaine critique. En fait, ces louanges iront surtout à la colonisation qui, lorsqu'elle ne parvient plus à maintenir ses sujets en esclavage, en fait des intellectuels dociles aux modes littéraires occidentales. Ce qui d'ailleurs est une autre forme, plus subtile, d'abâtardissement.

2) L'originalité à tout prix est aussi un danger. Sous prétexte de fidélité à la « négritude », l'artiste africain peut se laisser aller à « gonfler » ses poèmes de termes empruntés à

la langue natale et à rechercher systématiquement le tour d'esprit « typique ». Croyant « faire revivre les grands mythes africains » à coups de tam-tam abusifs et de mystères tropicaux, il renverra en fait à la bourgeoisie coloniale l'image rassurante qu'elle souhaite voir. C'est là le plus sûr moyen de fabriquer une poésie de « folklore » dont seuls les salons où l'on discute « d'art nègre » se déclareront émerveillés.

Il est à peine besoin de souligner que le poète africain, conscient de sa mission, refuse à la fois l'assimilation et l'africanisme facile.

Il sait qu'en écrivant dans une langue qui n'est pas celle de ses frères, il ne peut véritablement traduire le chant profond de son pays. Mais en affirmant la présence de l'Afrique avec toutes ses contradictions et sa foi en l'avenir, en luttant par ses écrits pour la fin du régime colonial, le créateur noir d'expression française contribue à la renaissance de nos cultures nationales.

Que nous importe alors que son chant, ample et dur, éclate en alexandrins ou en vers libres : pourvu qu'il crève les tympanes de ceux qui ne veulent pas l'entendre et claque comme des coups de verge sur les égoïsmes et les conformismes de l'ordre. La forme n'est là que pour servir l'idée et le seul héritage qui ait du prix c'est la tendresse d'un poème d'Eluard, la rayonnante lucidité de Nazim Hikmet, c'est « l'orage déchaîné » de Pablo Neruda.

Certes, dans une Afrique libérée de la contrainte, il ne viendra à l'esprit d'aucun écrivain d'exprimer autrement que par sa langue retrouvée ses sentiments et ceux de son peuple. Et dans ce sens la poésie africaine d'expression française coupée de ses racines populaires est historiquement condamnée.

Mais en choisissant, malgré ces limites, de peindre l'homme aux côtés duquel il vit et qu'il voit souffrir et lutter, le poète africain ne sera pas oublié des générations

futures de notre pays. Il sera lu et commenté dans nos écoles et rappellera l'époque héroïque où des hommes soumis aux plus dures pressions morales et spirituelles surent garder intacte leur volonté de progrès.

Nous savons que certains souhaitent nous voir abandonner la poésie militante (terme qui fait ricaner les « puristes ») au profit des exercices de style et des discussions formelles. Leurs espoirs seront déçus car pour nous la poésie ne se ramène pas à « dresser l'animal langage » mais à réfléchir sur le monde et à garder la mémoire de l'Afrique.

Comme l'écharde dans la blessure.

Comme un fétiche tutélaire au centre du village.

Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons pleinement exercer nos responsabilités et préparer le renouveau de nos civilisations.

Mon cher Alioune,

«... Je pars pour la Guinée au début de la semaine prochaine en compagnie de Abdou Moumouni, de Joseph Ki-Zerbo et quatre autres professeurs africains. Comme je l'ai écrit, il est des cas où celui qui se prétend intellectuel ne doit plus se contenter de vœux pieux et de déclaration d'intention mais donner à ses écrits un prolongement concret. Seule, une question de famille m'a fait hésiter quelque temps ; mais après mûre réflexion, ce problème ne m'a pas paru être un obstacle à mon départ. »

AUTOUR DE LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT EN GUINÉE*

Dans un article consacré au Premier Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs, Alioune Diop écrivait : « Nos cultures nationales comme la culture européenne veulent, pour le salut de l'homme, que les races et les peuples dominés se libèrent politiquement »¹.

Il est en effet difficile de soutenir qu'un régime reposant sur l'exploitation économique et la falsification historique (en l'occurrence le régime colonial) puisse favoriser l'épanouissement des cultures noires et leur donner une dimension à la mesure du monde moderne. Les raisons en sont diverses et d'abord politiques : Pour qu'une autorité étrangère s'exerce avec le maximum d'efficacité sur le peuple soumis, pour que l'ordre nouveau garantisse la récolte du butin, rien ne doit subsister de ce qui donnait à ce peuple une conscience nationale. C'est ici qu'interviennent les « théoriciens » de la colonisation dont la tâche sera de « folkloriser » l'Afrique, de substituer à ses valeurs profondes des représentations pittoresques et vaguement effrayantes tout au plus susceptibles d'intéresser une poignée de spécialistes.

* Ce texte est paru dans la revue *Présence Africaine*, n° XXIX (décembre 1959-janvier 1960).

1. Article publié dans *Le Droit de Vivre*, Oct. 1956.

« Mais, s'écriera le « libéral » européen flanqué de son nègre-alibi, vous retardez ! Vous vous attachez à pourfendre un régime qui est partout dépassé... Il s'agit aujourd'hui de contribuer à la création d'un nouvel humanisme eurafricain... ». Dépassé ? Voire !... En Guinée où l'on s'attaque sans contrainte à la décolonisation intégrale, oui. Mais ailleurs ? Là où règne l'Entente, par exemple ? En vérité il s'agit plutôt de noyer le problème de l'indépendance nationale dans de prétendus ensembles égalitaires et fraternel où le « protecteur » continuera en fait à imposer son nationalisme et sa culture au « protégé ». Hypocrisie donc que de parler de symbiose des civilisations, de profits réciproques dans une communauté dont les universités ignorent jusqu'au nom de nos grands penseurs et passent sous silence l'histoire de nos empires. Seuls peuvent s'en accommoder les tenants d'un cosmopolitisme culturel habillé d'oripeaux exotiques.

N'insistons pas. « Présence Africaine » a suffisamment dénoncé cette caricature de coopération pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. Notre propos est ailleurs.

Il est de montrer, à travers l'exemple guinéen, que seule la souveraineté politique totale peut, en libérant les initiatives, hâter l'évolution générale de l'Afrique.

Le fait est là, avouglant.



Si aujourd'hui la République de Guinée peut « retourner aux sources culturelles et morales de l'Afrique, réintégrer sa propre conscience, se reconverter dans ses pensées et dans ses actes aux valeurs, aux conditions, aux intérêts de l'Afrique² » c'est parce qu'aucune pression extérieure, aucun haut fonctionnaire lié au système colonial n'ont les moyens de l'en empêcher.

2. Extrait du rapport de doctrine et de politique générale présenté au 5^e Congrès du P.D.G. par le secrétaire général du Parti, Sékou Touré (14-17 sept. 1959).

En prenant, il y a un an, son indépendance, la Guinée a cessé d'être une chose ballottée sous la fêrule paternaliste ou brutale du colonisateur. Elle s'attelle désormais à la construction de nouvelles structures et entreprend de liquider définitivement le complexe d'infériorité créé par un enseignement faussé à la base.

Cet enseignement reposait sur une sorte de manichéisme à la fois naïf et dangereux : D'un côté l'Occident, tout imprégné d'art, de culture, de traditions morales élevées ; de l'autre une Afrique repliée dans son « asile de barbarie », en proie aux luttes intestines et que vient sauver la paix européenne. Pour se convaincre qu'il n'y a dans ces lignes aucune trace d'exagération, il suffit de se reporter à un quelconque livre d'histoire à l'usage des petits Africains.

C'est à cette interprétation trop commode du monde que s'est attaquée la République de Guinée en mettant en place, dès les premiers mois de l'indépendance, une commission chargée de la réforme de l'enseignement.

Après un examen critique approfondi de la conception et de l'orientation de l'Enseignement colonial, les responsables s'attachèrent à donner aux programmes scolaires un contenu qui permette à l'Africain de se réhabiliter à ses propres yeux et de regarder enfin le monde non plus à travers les jugements égocentriques du colonisateur mais à partir de réalités objectives.

Désormais dans les écoles guinéennes, les hauts faits historiques ne seront plus le monopole de l'Occident. Celui-ci cesse d'être le centre du monde et l'Asie se voit attribuer une place de choix. Les grandes révolutions du XX^e siècle, soviétique et chinoise, prudemment escamotées dans les anciens programmes, retiendront toute l'attention qu'elles méritent et les civilisations d'Afrique Noire, ses réalisations politiques, sociales et culturelles seront étudiées en priorité. De plus, et c'est là un fait capital, l'enseignement des langues africaines devient obligatoire.

En littérature, bouleversement identique dans le classement des valeurs. Cela s'avérait d'autant plus nécessaire que la méthode jusqu'ici employée consistait à encombrer les programmes d'auteurs de troisième ordre qui n'avaient même pas le mérite de représenter le courant progressiste de la pensée européenne et à faire avaler à toute allure au jeune Africain une montagne de textes étrangers à sa sensibilité et aux besoins de notre temps.

En rompant avec « l'ordre » colonial, la nation guinéenne a du même coup éliminé le danger de cette sorte de littérature qui, pour reprendre l'expression d'un critique français, ne pouvait être « à l'école qu'une série d'anecdotes et dans l'actualité l'inutile pleureuse des métaphysiques mortes ». Débarrassée du fatras des habiletés formelles et des obscurités sournoisement entretenues, la littérature joue enfin pleinement son rôle qui est d'abord de formation et de contribution au progrès humain. C'est ainsi qu'une large place est accordée aux Encyclopédistes, au romantisme social, aux poètes et romanciers, de quelque nationalité qu'ils soient, qui ont, par leurs œuvres, lutté contre l'injustice et témoigné en faveur de la dignité humaine. L'accent est également mis sur les auteurs noirs d'expression européenne qui animent la lutte anti-impérialiste et entretiennent dans l'esprit des jeunes étudiants le sens de la responsabilité personnelle et le goût du libre examen.

Il s'agit donc d'une véritable révolution qui s'étend d'ailleurs aux disciplines scientifiques et qui, en liaison avec la planification de l'économie guinéenne, donnera naissance à un type nouveau d'Africain lié à son patrimoine culturel et ouvert aux apports extérieurs les plus féconds.

On objectera que l'indépendance ne résout pas magiquement tous les problèmes, qu'il faut se garder d'un optimisme béat et des tentations de l'isolement. Nous répondons que c'est la colonisation qui faisait de l'Afrique un terrain de chasse gardée, que c'est elle qui isolait l'Africain de

son milieu naturel et du reste du monde. L'indépendance de la Guinée ne fabriquera certes pas d'une façon automatique génies et chefs-d'œuvre mais elle a créé les conditions d'un libre développement de la pensée. Elle permet aujourd'hui à un candidat au baccalauréat de soutenir dans une dissertation et sans craindre l'ajournement toutes les idées considérées hier encore comme subversives. Si l'on veut bien se représenter les méfaits d'une auto-censure qui, dans les pays encore dominés, brise, plus sûrement que les lois, l'élan créateur de l'individu, on ne peut nier le gain inappréciable que constitue la conquête du pouvoir politique.

Nous tenons à le répéter : rien, ni dans l'esprit ni dans la lettre de la Réforme, ne trahit une volonté quelconque de créer une Guinée sous serre, refusant orgueilleusement les concours extérieurs et pratiquant une sorte de narcissisme culturel. Bien au contraire, les auteurs de la Réforme ont voulu, dans une double démarche, stimuler les énergies nationales en retournant aux réalités africaines et, sur cette base, établir avec les autres nations des rapports excluant l'esprit de domination.

Ainsi va se trouver comblé le fossé entre l'enseignement que le jeune Africain avait reçu et la vie qu'il était appelé à mener auprès des siens. Tournant le dos aux conceptions individualistes et à l'anarchie intellectuelle qui est le propre de l'enseignement colonial, les étudiants guinéens s'orientent désormais vers une nouvelle voie où tous les éléments de la culture nationale deviennent armes de progrès au service du peuple.

Plus de déracinés cherchant dans des complots chimériques un dérivatif à leur solitude, mais des hommes responsables qui savent qu'une culture qui ne s'épanouit pas dans l'action reste une culture vide, génératrice de « ratés distingués ».

N'est-il pas significatif qu'un élève de seconde ait pu

écrire dans le journal de son école : « Le Gangan³ n'a pas seulement pour nous une valeur locale ; il représente un symbole, celui des nombreuses difficultés auxquelles se heurtent les jeunes nations comme la nôtre... Gangan... Nous ne réussirons qu'en faisant comme les alpinistes, en nous tenant la main, en formant une cordée. »

Tel est le climat nouveau dans lequel se déroule le processus de décolonisation.

Des pièces de théâtre exaltant les grands moments de la résistance africaine au colonialisme se multiplient.

Poèmes et chants rythmant l'édification de l'indépendance se propagent à travers le pays. Dans tout cela, nulle trace de haine raciste, de chauvinisme revanchard mais volonté de discerner et d'appliquer ce qui correspond d'abord aux nécessités nationales.

Demain de nouvelles nations africaines retrouveront leur souveraineté. L'effort culturel entrepris par la Guinée fournit d'ores et déjà la preuve qu'elles pourront, elles aussi, dans l'indépendance reconquise, briser les anciennes formes d'aliénation et construire les bases d'un « nouvel et solennel départ ».

3. Montagne de Guinée au pied de laquelle se trouve l'École Normale de Kindia.

TEXTES ET NOTES DE DAVID DIOP
PUBLIÉS DANS « PRÉSENCE AFRICAINE »

- « Rythmes et chants d'Afrique » (n°7, première série).
« Etudiant africain devant le fait colonial » (n° sp. 14).
« La Conférence de Bandoeng » (n° III, nouvelle série).
Esanzo, de A. R. Bolamba (n° III).
Fleurs de latérite, de F. N'Dsitouna (n° III).
Un nègre raconte, de P. Joachim (n° III).
Premier chant du départ, de M. Sinda (n° III).
« Contribution au débat sur la poésie nationale » (n° VI).
La terre et le sang, de M. Ferraoun (n° VI)
Une vie de boy et Le vieux Nègre et la médaille, de
Ferdinand Oyono (n° XI).
Le pauvre Christ de Bomba, de Mongo Beti (n° XI).
Climbié, de B. Dadié (n° XIII).
Afrique nous t'ignorons, de B. Matip (n° XIII).
Mission terminée, de Mongo Beti (n° XVI).
« Le Congrès de Cotonou » (n°XX).
« Autour de la réforme de l'enseignement en Guinée » (n°
XXIX).

COUPS DE PILON

A ma mère	9
Les vautours	10
La route véritable	11
Les heures	12
L'agonie des chaînes	13
A une danseuse noire	14
Ensemble	15
Vagues	16
Aux mystificateurs	17
Le renégat	19
Écoutez camarades	20
Auprès de toi	22
Afrique	23
A un enfant noir	24
Certitude	26
Rama Kam	27
Nègre clochard	28

CINQ POÈMES

Le temps du martyr	33
Celui qui a tout perdu	34
Souffre pauvre nègre	36
Un Blanc m'a dit	37
Défi à la force	38

POÈMES RETROUVÉS

Peuple noir	41
Appel	42
Hommage à Rama Kam beauté noire	43
La chanson du nègre des bars	44
Témoignage	45
Liberté	46
Poem to remember	48
Détresse	49
Où étiez-vous	50
Ton sourire	51
Tournez-vous chacals	52
Non !	53
Démon	55
Rose rouge	56
Reconnaissance	57
Le monde	58
Pleure	59
Je sais	60
Tam-tam	62
Canne blanche	64
Déclaration d'amour	66

PROSE

Contribution au débat sur la poésie nationale	.. 69
Extrait d'une lettre à Alioune Diop	75
Autour de la réforme de l'enseignement en Guinée	 77
Textes et notes de David Diop publiés dans <i>Présence Africaine</i> .	83

Dans la même collection
au format de poche

Léon-Gontran Damas
PIGMENTS — NÉVRALGIES

Birago Diop
LEURRES ET LUEURS

